

"Vient de Paraître" Août 1923

5

André Gide et Dostoïevski

M. André Gide vient de réunir en un volume : la brochure de 1908, *Dostoïevski d'après sa correspondance* ; un article de 1911 sur *les Frères Karamazov* ; une allocution pour célébrer le centenaire de l'écrivain ; six conférences faites au Vieux-Colombier en 1922. Cet ensemble de témoignages montre que son admiration et son affection demeurent fidèles au maître vers lequel il se sentait attiré il y a quinze ans déjà, le déclarant aussi grand qu'Ibsen ou Nietzsche, « et peut-être le plus important des trois ».

Aussi André Gide a-t-il intitulé son livre : *Dostoïevski*. Il ne s'agit plus désormais d'une simple protestation contre l'interprétation de M. de Vogüé, limitant le génie à ce que sa raison orthodoxe était capable d'en comprendre. Dostoïevski est à présent sorti de « ce purgatoire de la gloire ». André Gide avait assez contribué à cet acte d'intelligente justice pour que nous espérons de lui une étude complète : la voici, et qui ne déçoit pas notre attente.

M. Gide considère Dostoïevski comme « le plus grand de tous les romanciers ». Nous sommes nombreux à le penser ; lui seul pouvait le prouver avec tant de précision et d'ampleur. Car l'admiration que M. Gide professe envers Dostoïevski est réfléchie, à preuve la comparaison qu'il institue, dans la troisième conférence, entre Balzac et le grand Russe. Son analyse, après *Crime et Châtiment*, *l'Idiot* et *les Karamazov*, va fouiller, pour en exprimer tout le sens, les chefs-d'œuvre moins connus, *l'Eternel Mari*, *l'Esprit Souterrain*, *les Possédés*. Il dévoile les ressorts les plus secrets de ces drames : « les trois régions que semble distinguer Dostoïevski en la personnalité humaine », une « dépréciation évangélique de l'intelligence », une conception nouvelle de « l'acte gratuit », une incapacité de concevoir la jalousie, conséquence d'une complexité qui admet « la coexistence de sentiments contraires » à un degré de simultanéité déconcertant pour l'esprit occidental. Et sans cesse M. Gide rend sensible la puissance de l'artiste, inventeur avec Browning du monologue intérieur, interposant au point le plus tendu de l'action ces « hors-d'œuvre » tellement significatifs que le roman paraît brusquement avoir été construit pour eux seuls, acceptant enfin la mystérieuse « collaboration du démon » que la préface de *Paludes* définissait : « cette part d'inconscient que je voudrais appeler la part de Dieu ». Ainsi, derrière « le dieu », Gide retrouve l'homme que fut Dostoïevski, avec son universelle sympathie et son patriotisme ardent, avec son individualisme et son absence d'égoïsme, avec son humilité...

Portrait tendancieux, dira-t-on : mais quel portrait vaut, qui ne porte pas la signature du peintre ? Pourvu qu'il soit resté loyal, chacun de nous y gagnera de préciser sa vision. M. Gide a plusieurs fois insisté sur la maladie de Dostoïevski. Il est certainement fondé à « reconnaître dans cet état physiologique anormal, une sorte d'invitation à se révolter contre la psychologie et la morale du troupeau ». Pourtant cette conception d'un nouvel ordre spirituel est-elle forcément liée à un désordre du corps ? La chose essentielle c'est de

n'être satisfait ni des autres ni de soi ; maintes routes conduisent à ce mécontentement nécessaire : la santé de Browning est aussi exigeante que l'épilepsie de Dostoïevski. Au risque de paraître verser dans le « sur-dostoïevskisme », je ne puis suivre M. Gide quand il abandonne si facilement à la critique de M. Paul Souday l'ensemble du *Journal d'un Ecrivain*. Le point de vue de M. Souday est légitime : il y cherche des renseignements exacts et y trouve des erreurs. Mais pour qui se préoccupe d'abord de Dostoïevski dans son œuvre, les articles du *Journal*, inspirés par une foi en la mission mystique d'un peuple, montrent précisément comment Dostoïevski obtient son équilibre par deux violences contraires que Chesterton approuverait, comment le rassembleur du cœur russe fait chez lui contre-poids à l'épileptique. M. Gide signale sans y insister ce côté de Dostoïevski parce qu'il adopte une troisième position : ce qui l'intéresse surtout chez l'auteur des *Possédés*, c'est d'y retrouver certaines vérités psychologiques, profondes et rares.

Retrouver, non trouver : partis-pris qui double l'intérêt du livre. « Ces idées de Dostoïevski, disait Gide dès la première conférence, ... ce sont elles qui m'importent, et d'autant plus que je les fais miennes ». En commençant la dernière causerie, il avait encore : « Tout au plus ai-je, comme les abeilles dont parle Montaigne, cherché dans son œuvre de préférence ce qui convenait à mon miel ». Les lecteurs du *Dostoïevski* éprouveront la même émotion intellectuelle qu'ont connue les auditeurs de ces leçons à entendre Gide, se frayant un passage à travers les forêts de Dostoïevski, réveiller dans l'œuvre du mort les profonds échos de sa pensée vivante. Il y rappelle le vieux fond chrétien qui est leur commun héritage, la grand'hâte de l'ange des Fioretti, ce royaume de Dieu où il faut entrer nus, cette vie temporelle que l'on doit donner pour ne la point perdre en la prétendant sauver. Il y évoque aussi leur anarchisme évangélique, ce désir d'une confession publique, dictée par l'humilité, que l'humiliation va rendre orgueilleuse, cette soif d'une vie éternelle goûtée « et nunc, dès à présent ».

Car Gide est, lui aussi, comme son Dostoïevski, « celui dont on ne sait comment se servir ». Sa position demeure exceptionnelle puisqu'il proteste à la fois contre « le protectionisme intellectuel » et contre « la dénationalisation de l'intelligence ». Il est attaqué à droite parce qu'il proclame la nécessité pour l'esprit français de s'incorporer les richesses étrangères ; il est attaqué à gauche parce qu'il a répété la devise de Dostoïevski : « il ne faut gâcher sa vie pour aucun but ». D'aucuns qui conçoivent la littérature comme une bataille électorale avec des combinaisons et des désistements, se sont persuadés qu'admirer les livres de Gide, cela signifiait les recommencer éperdument. « Mes vrais disciples, écrivait Ruskin, ne seront jamais des *Ruskiniens*. » Combien de fois Gide n'a-t-il pas jeté à ses vains imitateurs la réplique de Dostoïevski à Wrangel : « Que vous ai-je donc fait pour que vous me témoigniez tant d'amour ? » De cet amour, pas plus que Dostoïevski, il ne se résignerait à subir l'esclavage.

Il garde donc, en face du géant qu'il étudie, son entière lucidité : « Si l'on osait, dit-il, reprocher quelque chose à cet admirable artiste, ce serait peut-être d'avoir voulu trop prouver. » Il ne se met pas à la remorque de Dostoïevski ; s'il s'efface derrière celui qui exprime des idées qui leur sont chères,

il le complète par Nietzsche, Blake, Browning. Dans ce dialogue dramatique qu'est parfois le *Dostoïevski*, la complexité du modèle est égalée par la complexité du peintre qui fut le lyrique des *Nourritures terrestres*, le classique de *La Porte Etroite*, l'ironiste des *Cavés du Vatican*. La confrontation avec Dostoïevski ramène d'abord Gide au plus profond de son âme, au centre du désintéressement : « pour parler d'un livre aussi nu, je tâcherai d'écarter de moi-même tout autre souci que celui de la probité. » Ensuite, ayant tout examiné, il prévient qu'il choisit : renonce-t-il à sa probité parce que, dans cette œuvre énorme, il souligne avec une ferveur urgente l'idéal qu'il s'est lui-même proposé, « une sûre et violente aggravation de la pensée » ? Le suprême enseignement d'une méditation avec Gide et Dostoïevski, reste qu'il ne faut aliéner la liberté de sa pensée à aucun homme, à aucun parti.

RENÉ LALOU.